

L'exemple de Paul

Témoin des ambivalences que connaissent tous les humains, mais aussi témoin d'une Parole qui amène à se dépasser...

*Elle songea à la difficulté à devoir enjamber toutes les choses qu'on savait de l'autre
pour arriver à l'endroit où commencer ce qu'on ne savait pas encore,
avant de poursuivre son chemin dans l'inconnu.*

(James Meek, Le cœur par effraction, Métaillié 2013, p. 516)

1. INTRODUCTION

1.1. Mon choix

1.1.1 Vos Cafés théologiques portent cette saison sur quelques grands personnalités du Christianisme ; et plus précisément sur ce que la foi chrétienne a changé dans la vie de ces personnalités.

Parmi elles, je vous aurais présenté un Martin Luther King, et plus volontiers encore des personnalités féminines.

1.1.2 Ainsi, en aurais-je su davantage sur elles et sur ce qu'elles deviennent, j'aurais été heureux d'évoquer devant vous ces petites soeurs catholiques du nord Nigeria auxquelles je pense fréquemment et dont je vous ai peut-être déjà parlées...

Des petites soeurs qui, dans ces vastes territoires sahéliens où l'on parle surtout de la secte Bokko Haram et de ses exactions, ont construit, dirigent et animent une école pour les filles, les laissées pour compte, quelques chrétiennes qui suivent là aussi leur catéchisme, mais surtout des musulmanes à l'intention desquelles les petites soeurs ont fait bâtir une mosquée et font venir un imam : rendez-vous compte, mes Amis, une petite mosquée (et un imam) au sein même d'une institution catholique !

1.1.3 Il vous paraîtra pour le moins paradoxal qu'après avoir fait allusion à ces figures contemporaines et plus particulièrement à ces femmes, je retienne l'exemple de l'apôtre Paul, vieux de deux milles ans et aux yeux de beaucoup... exemple de misogynie !

1.2. Le motif d'un tel choix

1.2.1 A l'origine de mon choix il y a le fait que sur plusieurs points, Paul nous ressemble et nous ressemblons à Paul. Directement ou indirectement, (on dirait vraiment qu'il parle de nous, des chrétiens, de l'Eglise.

Et sur un point, en particulier : en avouant plusieurs faiblesses, en laissant poindre ici et là l'ambivalence de sa personnalité ou même les incohérences de certains de ses propos ou prises de position, il nous montre combien le chrétien, aussi fervent soit-il, peut avoir de difficultés à vivre pleinement sa foi, à mettre ses actes en relation avec ce qu'il confesse, et sans une aide soutenue de Jésus christ à sortir de lui-même et à aller un peu plus loin dans le service auquel il est appelé.

1.2.2 Tout "converti" ou tout "apôtre" qu'il est, et l'on ne peut douter de son zèle, Paul nous montre que, lui le premier, n'échappe pas plus que nous aux contingences mondaines et aux tensions qui traversent nos existences, à quelque niveau que ce soit.

C'est ce que je soulignais déjà lors du Café théologique auquel vous m'aviez invité en novembre 2012, en citant les deux auteurs suivants :

Le philosophe Gianni Vattimo dans *Après la chrétienté...* :
Il n'existe pas de modèle de vie chrétienne alternatif à celui que les engagements historiques et toujours contingents imposent à chaque fidèle, de même qu'il n'existe pas de connaissance de mystères qui seraient interdits aux non-croyants. (1)

Et le théologien Pierre Gisel dans *L'excès de croire* :
Croire...ne vit pas d'un espace préservé... Croire se noue au contraire dans l'exposition maximale au monde, au réel et au corps, là où je fais l'expérience du poids des choses... (2)

Or, et (une fois encore) c'est ce qui est pour moi tellement significatif : en ne cherchant pas à gommer ces tensions, ni les difficultés qu'il connaît pour tenter de les dépasser, Paul témoigne vraiment de l'incarnation, de l'humanité et donc de l'authenticité de sa foi et de son engagement.

1.2.3 Pourtant, les circonstances de sa conversion, surtout si l'on retient ce qui s'est passé sur le chemin de Damas, entre autre ce côté subit, tel un éclair, un coup de foudre (à l'instar de ce que vivra un Paul Claudel, plusieurs siècles plus tard en Notre-Dame de Paris) auraient pu nous inciter à espérer un changement de vie beaucoup plus radical, sinon total. Comme si, à cet instant, il avait été transporté de notre monde dans un tout autre monde.

Comme si la grâce et l'amour de Jésus christ (pour reprendre les termes de Paul) nous transformaient d'emblée et si complètement que tout en étant encore dans ce monde, nous vivions dans un autre monde ; sans contingences, libres de tout, purs et parfaits !

Or, et cela est remarquable et doit être dit et redit : la grâce et l'amour s'adressent à... et concernent notre monde-ci ; avec ses impuretés et ses imperfections ; la grâce, et l'amour cherchent à transformer ce monde-ci, en proportion de l'accueil que celui-ci veut (ou peut) leur réserver !

C'est parce qu'il rend compte d'une transformation *hic et nunc*, c'est-à-dire de notre *ici* et de notre *maintenant*, avec, en contrepartie tout ce que cela a d'aléatoire, d'insatisfaisant, d'insuffisant, de limité, de relatif, que Paul est un authentique et précieux témoin de la transformation que peuvent opérer en chacun de nous comme en tout humain la bonne nouvelle, la foi, la grâce ou la résurrection.

(Une fois encore) ce n'est pas parce qu'il aurait été, sous le coup d'une révélation subite comme sur le coup d'une baguette magique, totalement transformé et qu'il en serait devenu parfait, mais au contraire parce qu'il demeure avec ses ambivalences, contradictions et imperfections, que Paul atteste et authentifie dans sa vie et dans son oeuvre, ce que Jésus christ n'a de cesse de faire pour lui, en lui, et avec lui.

Comme pour nous, en nous et avec nous !

(1) Gianni Vattimo (1936-) : *Après la chrétienté*. Pour un christianisme non religieux, Calmann-Lévy, Paris 2004

(2) Pierre Gisel (1947-) : *L'excès de croire*, *Expérience du monde et accès à soi*, Desclée de Brouwer, Paris 1990

2. INTENTIONS ET ACTIONS

Toutefois, pour tirer le meilleur parti de cet exemple paulinien, pour appréhender ce qu'il met véritablement en jeu, et ce qu'il révèle de nous-mêmes et de nous-mêmes "travaillés" par Jésus christ, il me paraît nécessaire de nous débarrasser des considérations trop moralisantes, psychologisantes ou spiritualisantes,

pour en venir logiquement, rationnellement à une description plus fine du hiatus (des distorsions) qu'il y a entre **intention** et **action**, entre conviction et engagement, entre ce que l'on dit et ce que l'on fait ; en tentant d'en préciser les contours, d'en découvrir les ressorts profonds, d'en comprendre la mécanique...

C'est ce que nous allons faire dans un premier temps par le biais de quelques propositions de la philosophe Elizabeth Anscombe dans son livre intitulé *L'intention* (3), et dans un second temps par le biais des commentaires sur Paul que fait le philosophe Giorgio Agamben dans son livre *Le temps qui reste* (4).

2.1. Le noeud. Nos intentions : comment les conçoit-on et qu'est-ce qu'on en fait ?

2.1.1 Anscombe reprend ici une vieille question pratiquement délaissée depuis Aristote : **qu'est-ce que délibérer en vue d'une action ?** Nos raisons sont-elles véritablement les causes de nos actions ? Peut-on sérieusement s'en tenir au dicton selon lequel l'intention vaut l'action ? Ne confondons-nous pas nos actions intentionnelles avec les objectifs que nous fixons à nos intentions ? Nos ambivalences, contradictions et autres incohérences ne ressortent-elles pas justement d'une mécompréhension du rapport entre intention et action ? Etc.

Autrement dit, est-il si "facile" que cela de faire en sorte que *notre oui soit oui, et notre non, non ?* comme nous y invite Jacques (5/12b) ; a contrario, n'est-il pas "compréhensible" que *ce que je veux, je ne le fasse pas, mais ce que je hais, je le fais ?* comme l'avoue Paul (Romain, 7/15b).

2.1.2 Anscombe traite cette question d'un strict point de vue logique, rationnel. Elle analyse le phénomène sans jamais le qualifier avec des systèmes de valeur. Elle ne veut pas juger ; elle veut comprendre ce qui se passe, comprendre comment cela se passe.

Or, je l'ai laissé entendre, c'est cela qui nous intéresse chez elle : en nous amenant au plus près du hiatus entre **intention** et **action**, elle permet ce faisant de comprendre la mécanique des **ambivalences** et des **contradictions** pauliniennes (et des nôtres), et par contrecoup (pour les chrétiens) d'y découvrir, non pas tant quelques désordres intérieurs, que l'ouvrage de la **grâce** et de l'**amour** de Jésus christ en lui (et en nous).

2.1.3 Dans le cadre de cet exposé je retiendrai ces quelques lignes du chapitre 25 et du chapitre 52 par lequel je commencerai : *Quand on dit "Je vais faire...", on peut toujours en être empêché, mais on n'a pas besoin de le prendre en compte ; la plupart du temps, on n'est pas empêché... En disant "Je vais faire..." on dit vraiment que telle et telle chose vont arriver... ce qui peut ne pas être vrai. Mais si l'on considère le fait qu'on peut ne pas faire ce qu'on est décidé à faire, alors la bonne chose à dire est : "Je vais faire cela... sauf si je ne le fais pas..." comme on peut le voir avec saint Pierre, qui n'a pas changé son intention de ne pas renier le Christ, qui n'a pas été empêché de tenir sa résolution (de ne pas le renier), et qui pourtant l'a renié.* (5)

(3) G. E. M. Anscombe (1919-2001) : *L'intention*, Bibliothèque de philosophie, Editions Gallimard, Paris 2002

(4) Giorgio Agamben (1942-) : *Le temps qui reste*, Bibliothèque Rivages, Paris 2000

(5) G. E. M. Anscombe : opus cité, p. 157

A partir d'une courte réflexion de Ludwig Wittgenstein au chap. 644 des *Recherches philosophiques* : *L'intention n'était-elle pas aussi dans ce que j'ai fait ?* (6), Anscombe avance la thèse selon laquelle : *en gros, l'intention d'un homme, c'est son action. (Même si) c'est une façon très grossière de parler. (C'est) un antidote à la thèse absurde... selon laquelle l'action qu'un homme a l'intention de faire n'est décrite que par la description de son objectif.* (7)

Contre le dicton : **L'intention vaut l'action** (très moralisant et psychologisant), selon laquelle l'important n'est pas tant l'action que l'objectif que nous fixons à l'intention que nous aurions, Anscombe, à la suite de Wittgenstein, laisse entendre que **c'est l'action qui compte** (ce qui est plus logique et rationnel et donc au plus proche des phénomènes)

2.2 Le dénouement. Quand l'action est menée en/par Jésus christ

2.2.1 Pendant que Pierre, et il le démontre fréquemment, avec beaucoup de générosité et de zèle, pense son ministère comme étant celui d'un **partenaire** à part entière de Jésus christ, et même parmi les partenaires les plus importants ; qui du coup se croit autorisé à prendre des décisions personnelles, à agir comme il pense qu'il doit le faire (mais sans doute s'agit-il chez lui moins d'orgueil ou de prétention à se faire valoir que d'une appréhension incertaine de ce qu'est la vocation - l'appel,

Paul, qui n'est sans doute pas moins orgueilleux ou prétentieux que Pierre, réalise cependant, et il est probable que les nombreuses et douloureuses expériences qu'il a faites (les obsessions du pharisien, la persécution des disciples de Jésus, la maladie, l'emprisonnement, la torture) l'y ont préparé, Paul disais-je, réalise qu'il n'est rien qu'*un avorton* (1 Corinthiens 15/8).

Et lui qui portait jusqu'à sa conversion le beau et noble nom de **Saul** décide de prendre le surnom de **Paul**, en latin *paulus* voulant dire *petit, négligeable* ; et se définit d'ailleurs comme *le plus petit des apôtres,.... indigne d'être appelé apôtre* (1 Corinthiens 15/9).

Il a compris, en effet (ou Jésus christ le lui a fait comprendre) que la vocation chrétienne (serait-elle la plus haute, la plus exigeante à laquelle l'on puisse être appelé) est en même temps *la révocation de toute vocation*, comme le dit Agamben (8).

Autrement dit c'est un *appel (kaleo) vis-à-vis* duquel nous n'avons pas à nous prononcer et à nous décider de/par nous-mêmes ; cela supposerait que nous maîtrisions *l'appel, la vocation*, ne serait-ce qu'en partie ; ce qui n'est pas le cas.

C'est un *appel (en christ) vis-à-vis* duquel Jésus christ (9) nous **donne** de nous décider, de nous prononcer, nous **donne** de répondre : c'est lui, en fait qui est la réponse (9), qui est ma réponse ; parce que c'est lui qui en possède la maîtrise.

Bien sûr que je suis libre, entre autre de jouer les indifférents ou de me défausser ou de choisir de faire autre chose ; toutefois, dès lors que je suis **saisi** par *l'appel* qui m'est adressé, je suis entièrement **saisi** par une *vocation* qui me "dépasse", de laquelle je ne suis ni maître ni propriétaire, et que je n'influence que dans la mesure de mes qualités et défauts.

(6) Ludwig Wittgenstein (1889-1951) : *Recherches philosophiques*, Editions Gallimard, Paris 1961

(7) G. E. M. Anscombe : opus cité, p. 92

(8) Giorgio Agamben : opus cité, p. 44

(9) En christ, en cristo : parmi toutes les propositions religieuses et spirituelles, Paul ne connaît "que" christ, et ne veut connaître que *Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié* (1 Cor. 2/2), qu'il ne cherche pourtant jamais à définir, qui, comme nous le sommes les uns pour les autres, demeure en grande partie un inconnu, une illustration de l'altérité, et en même temps des questions que l'autre me pose, ou que me pose la vie... Et la réponse qu'il donne (qu'il est) ne clôt rien, au contraire elle ouvre davantage, entraîne plus loin... (Cf. en exergue et p. 6 la citation de James Meek)

2.2.2 Paul illustre les caractéristiques de l'*appel/vocation* tel qu'il l'entend désormais, principalement en 1 Corinthiens 7/21-32, d'une part à partir d'images de la vie courante (couple, argent, peine, joie : *Ceux qui pleurent comme ne pleurant pas...*), et d'autre part avec des expressions, des formules telles la **chrésis** (*l'usage*) ou **hos mé** (*comme si, comme ne pas*).

C'est ce qu'explique Agamben dans ce passage que je vous lis maintenant :

... demeurer dans l'appel sous la forme du comme non (comme ne pas) équivaut à ne jamais en faire un objet de propriété mais seulement un objet d'usage. L'hos mé (comme non, comme ne pas) n'a donc pas seulement un contenu négatif : il est pour Paul le seul usage possible des situations mondaines. La vocation messianique n'est pas un droit, elle ne constitue pas une identité : c'est une puissance générique dont on fait usage sans jamais se l'approprier. Etre messianique, vivre dans le messie signifie la dépossession, sous la forme du comme non (comme ne pas), de toute propriété juridico-factuelle (circoncis/non-circoncis, libre/esclave, homme/femme) ; mais cette dépossession ne fonde pas une nouvelle identité, et la "nouvelle créature" n'est que l'usage... de l'ancienne (2 Corinthiens 5/17 : "Si un homme est dans le messie, nouvelle créature : les choses anciennes sont passées à côté, les voilà devenues neuves") (10). (11)

2.2.3 Je suis chrétien **mais je ne suis rien d'autre** qu'un humain comme les autres humains ; je suis pasteur ou catéchète ou conseiller presbytéral **mais je ne suis rien d'autre** qu'un chrétien comme les autres chrétiens ; je suis apôtre ou évêque **mais je ne suis rien d'autre** qu'un serviteur comme tout autre serviteur...

Je fais *usage* de telle ou telle fonction, parce que notre monde fonctionne ainsi, et l'Eglise aussi ; mais je n'ai pas à m'arroger cette fonction ; j'y ai été simplement appelé ; mais je ne l'ai pas décidé par moi-même ; et elle ne m'appartient donc pas, et m'autorise encore moins à n'importe quoi. D'ailleurs elle peut être temporaire, circonscrite à une mission précise, à très peu de chose en fin de compte.

Et puis, ce n'est pas d'elle que je tiens **mon identité** qui est toute entière fondée par/en Jésus christ : je ne me distingue pas en répondant à l'*appel* qui m'est adressé, en assumant "ma" *vocation* ; c'est Jésus christ qui me distingue.

3. AMBIVALENCES ET CONTRADICTIONS

Après ces considérations quelque peu théoriques mais nécessaires pour appréhender le plus mieux possible l'exemple paulinien, et avant d'en venir aux leçons que nous pourrions utilement en tirer, venons-en aux exemples concrets que Paul nous donne de ces tensions ou de ces incohérences entre **intention** et **action**, conviction et engagement, dire et faire...

Ces exemples sont de deux ordres, les premiers sont relatifs à ce que j'appellerai ses **ambivalences** existentielles, les seconds à ses **contradictions** religieuses, spirituelles, théologiques. Pour ne pas être trop long, je ne retiendrai chaque fois qu'un exemple qui m'apparaît significatif.

(10) Version de 2 Cor. 5/17 retenue par Agamben

(11) Giorgio Agamben : opus cité, p. 48

3.1. Ambivalences de Paul

3.1.1 Il est non seulement touchant mais fort troublant cet aveu que Paul fait aux Romains : *J'ai au coeur une grande tristesse et une douleur incessante. Oui, je souhaiterais être anathème, être moi-même séparé du Christ pour mes frères, ceux de ma race selon la chair, eux qui sont les Israélites...* (9/2-4a).

Nous y retrouvons des accents shakespeariens ; je songe ainsi à Richard II qui regrette de n'être point un autre que ce qu'il est : *O Dieu ! Dieu... Pourquoi ne suis-je pas aussi grand que ma douleur, ou moins grand que le roi? Ah ! Si je pouvais oublier qui je fus ou ne point me rappeler qui je suis désormais ! Tu grondes mon coeur !* (12).

Cet aveu que fait Paul est d'autant plus troublant que, d'une façon ou d'une autre, pour une raison ou une autre, il nous arrive d'être pareillement traversés par la nostalgie de n'être point et de ne faire point ce que l'on rêvait et désirait être ou faire ; et de regretter de ne pouvoir demeurer dans ce qui nous tenait (et nous tient) tant à coeur.

3.1.2 Et en plus de cela : que ce soit Paul, qui dans le chapitre précédent écrivait aux Romains : *En tout cela, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés* (8/37), que cela soit Paul que l'on se représente plutôt sous les traits du contempteur des faiblesses humaines, qui avoue lui-même avoir semblables faiblesses, a de quoi nous étonner, nous attendrir pourquoi pas, mais aussi et surtout nous faire réfléchir.

3.1.3 Je comprends que Paul, et que plusieurs d'entre nous avec lui, ayons la nostalgie de milieu et de temps plus familiers, où nous nous sentions davantage entre nous, en pays de connaissance comme l'on dit.

Parce qu'il faut bien le reconnaître, **se laisser à ce point chambouler par une rencontre**, est-ce une rencontre avec Jésus christ lui-même, c'est d'une certaine façon accepter d'aller vers **l'inconnu**, même si celui qui nous y entraîne, Jésus christ, nous y accompagne, nous y guide.

Ce saut dans **l'inconnu**, c'est ce que résume fort bien me semble-t-il l'Ecossais James Meek, que je citais en exergue : *Elle songea à la difficulté à devoir enjamber toutes les choses qu'on savait de l'autre pour arriver à l'endroit où commencer ce qu'on ne savait pas encore, avant de poursuivre son chemin dans l'inconnu.* (13).

Poursuivre son chemin dans l'inconnu, c'est toutefois ce que fait Paul qui, après disons : s'être laissé aller, déclare aussitôt, sous la forme d'une courte et retentissante confession : *Christ qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement. Amen.* (Rom. 9/5).

3.2. Contradictions de Paul

3.2.1 Je ne résiste pas ici au plaisir de retenir l'exemple des discours de Paul sur **les femmes**, sur l'attitude et la tenue des **femmes** dans les assemblées, mais également sur le statut des **femmes** devant/en Jésus christ.

3.2.2 A plusieurs reprises il en parle en des termes très marqués par son époque qui n'était pas toujours tellement encline à favoriser l'égalité des sexes ; et en des termes très marqués aussi par des convictions personnelles que d'aucun jugeront plutôt classiques, sinon conservatrices, comme en témoigne peut-être l'aveu qu'il faisait de sa nostalgie de n'être plus parmi *ceux de sa race selon la chair, eux les Israélites...*

(12) William Shakespeare (1564-1616) : La Tragédie du roi Richard II, éditions Actes Sud, Arles 1991, p. 44

(13) James Meek (1962-) : Le coeur par effraction, Editions Métaillié, Paris 2013, p. 516

Pourtant, rien que de plus compréhensible que d'être, comme je viens de le dire : marqués par son époque ou par ses propres convictions ; faisons donc attention, et prévenons-nous de tout anachronisme comme de tout relativisme.

Serait-on tenté d'attendre d'un converti, d'un apôtre et de Paul en particulier qui prêche si bien l'amour et la grâce, qu'il soit plus ouvert, plus progressiste, plus réformateur, relevons que les choses sont loin d'être aussi simples qu'on les présente encore trop souvent.

3.2.3 D'abord, si Paul demande bien *que les femmes se taisent dans les assemblées : elles n'ont pas la permission de parler* (1 Corinthiens 14/34), cela semble n'être demandé que dans certaines circonstances très précises ; ce qui est corroboré par ailleurs par le fait qu'il accepte la présence de **prophétesses** et autres **actrices** de la vie de l'Eglise et qu'il les mette exactement sur le même plan que les acteurs masculins, comme l'indique les salutations qu'il envoie aux unes et aux autres à la fin de son épître aux Romains.

Ainsi, évoque-t-il très précisément *Julie, Nérée et sa soeur* (Rom. 16/15) et demande-t-il à ce que l'on *salue sa chère Persis (Perside), qui s'est donnée beaucoup de peine dans le Seigneur*. (Rom. 16/12)

3.2.4 Mais surtout, à côté de ces positions de Paul qui peuvent continuer à nous paraître pour le moins ambiguës, il y a ces prises de position qui semblent autrement importantes et qui résonnent avec une toute autre force ; à tout le moins qui portent autrement à conséquences.

Je pense évidemment à la formule bien connue : *Il n'y a plus l'homme et la femme; car, tous vous n'êtes qu'un en Jésus Christ*. (Galates 3/28b)

Il ne laisse pas entendre que **l'homme et la femme** se confondent, fusionnent, sont exactement pareils (ce qui abonderait la soit disante théorie du genre). Il y a toujours l'un et l'autre, comme par ailleurs il y a toujours des riches et des pauvres, des Juifs et des Grecs...

Nous sommes bien toujours dans ce monde-ci et dans ce temps-ci.

A une chose près toutefois et non la moindre :

Désormais, en Jésus christ ce monde-ci et ce temps-ci sont (en train d'être ou vont être) **transformés, transfigurés**.

Désormais, celles et ceux qui, à l'instar de Paul sont **saisis** par Jésus christ, **ne peuvent plus** se servir de ce genre de catégorie, de classification, de typologie ; **ne peuvent plus** comparer les humains les uns par rapport aux autres, les opposer et les dresser les uns contre les autres ; **ne peuvent plus** favoriser les uns au détriment des autres.

Parce que, et Paul le déclare aux Ephésiens, avec une force égale à celle qu'il met à parler aux Galates : *Maintenant, en Jésus Christ, vous qui jadis étiez loin, vous avez été rendus proches... C'est lui, en effet, qui est notre paix : de ce qui était divisé, il a fait une unité. Dans sa chair, il a détruit le mur de séparation : la haine*. (Ephésiens 2/13-14)

Maintenant, les uns et les autres, réconciliés et unis en Jésus christ, nous sommes tous également pardonnés et sauvés, tous également aimés et considérés, et pour les "chrétiens" tous également appelés et missionnés !

4. DEPASSEMENT ET DEPLACEMENTS

Pour parfaire notre présentation de l'exemple des **ambivalences** et des **contradictions** pauliniennes, il nous faut, après toutes ces considérations sur un Paul qui se révèle décidément très humain, y ajouter des considérations sur le Paul qui **se dégage** de ses opinions et réflexions personnelles, des coutumes et croyances des siens, en **se laissant complètement saisir** par le message de Jésus christ, et en **reprenant à son compte ce message pour le porter** très haut devant les humains vers qui il est envoyé.

4.1 Tropismes

4.1.1 Chez Paul, demeurent souvent en même temps : d'une part ce qu'il pense dit et fait de sa propre initiative, ce que j'appellerais donc ses convictions, ses croyances, ses habitudes et ses traditions religieuses ;

et d'autre part ce que **lui fait** penser, ce que **lui fait** dire et ce que **lui fait** faire Jésus christ, ce que j'appellerais **la foi** que lui donne de vivre Jésus christ, avec ce que cela comporte d'exigences, de nouveauté et de radicalité.

4.1.2 Il y a toujours, en arrière-fond du chrétien qu'il est sincèrement devenu, les traces laissées par son obéissance pharisienne, par le compagnonnage avec les plus pieux et les plus stricts des Israélites et bien évidemment par les enseignements de son maître, l'illustre et fort respecté docteur de la Loi, Rabban Gamaliel (14)...

4.2 Dépassements

4.2.1 ...Mais, quelle que soit la prégnance et les résurgences de cet arrière-fond, Paul, après avoir été chamboulé et **saisi** par Jésus christ sur le chemin de Damas,

ne peut faire autrement que d'essayer de s'en dégager le plus possible afin de s'ouvrir encore davantage à Jésus christ et à travers lui, de s'ouvrir aux autres (et non plus de les considérer avec défiance sinon avec animosité comme il l'a longtemps fait).

Il **ne peut faire autrement** que les regarder avec bienveillance et volonté de les servir (et non plus de poursuivre tant d'entre eux).

Il **ne peut faire autrement** que rechercher encore et encore ce qui peut aider à la réconciliation et à la l'union des uns et des autres et de tous (au lieu de les opposer)...

4.2.2 Certainement est-il toujours accaparé par ce monde et ses pratiques, en particulier avec les affaires courantes (et moins courantes) des paroisses à l'origine desquelles il est ou dont il pense devoir se charger.

Néanmoins (et je le redis) Paul **ne peut faire autrement** que d'indiquer et que de manifester qu'en/avec Jésus christ il y a autre chose, tout autre chose dont nous ne pouvons prétendre savoir grand chose, sinon tout de même que cela relève d'une pure **grâce**, d'un **amour** sans condition ni réserve.

Qui suscite (et re-suscite/ressuscite) une nouveauté de vie chez les plus communs et les plus mondains des humains, prémisses d'une nouveauté de vie du monde "commun" tout entier.

(14) cf. Actes 5/34-39 et 22/3

4.3 Déplacements

4.3.1 Pierre Gisel, dans son livre *L'excès de croire* que j'ai déjà cité, explicite fort bien l'attraction de la foi (appel et vocation), et les mouvements profonds qu'elle suscite :

(Mais) croire n'est pas ici décrire (dire ce que je vois, comprends, accepte, récuse, etc.), et croire dit autre chose que savoir (ce que je sais et fait mien comme partie constitutive de ma vérité). Croire, c'est en appeler à (quelqu'un), et c'est risquer un engagement. En d'autres termes : attester (témoigner). Croire, c'est entrer dans un mouvement où se signifient (s'expriment) plus que moi-même... et plus que le monde... Croire, c'est finalement se livrer : se risquer à ce qui dépasse la maîtrise...

Par delà (son inscription dans le monde), le croire noue un rapport à Dieu (rapport) qui est (fondé non pas un sur un « je crois que » - qu'il existe, qu'il est tel ou tel - mais sur un « je crois en ») un « s'en remettre à Dieu »... Et de conclure :

La foi et la théologie chrétiennes ont toujours à nouveau à montrer que vont de pair, au plus intime de nos existences, une incarnation maximale (nous sommes dans le monde) et une radicalisation de l'absolu (nous ne sommes pas du monde). Elles ont à montrer cette double face, à en témoigner, à en permettre et à en nourrir l'expérience. (15)

4.3.2 Cet **excès** de la foi par rapport à toute conviction, tout discours, toute compréhension (16), tout engagement ou tout autre fait mondain, c'est ce que va vivre et dont va témoigner Paul sous la forme non seulement d'un **dépassement** de soi, mais par de considérables **déplacements** ; et pas simplement sur le plan spirituel ou théologique, mais aussi sur le plan physique, matériel, géographique.

C'est ce que décrit le philosophe Alain Badiou dans son livre *Saint Paul, la fondation de l'universalisme* (17) duquel je vous cite quelques passages épars :

(Parce que) la résurrection... n'est pas, aux yeux de Paul même, de l'ordre du fait, falsifiable ou démontrable... (mais qu'elle) est événement pur, ouverture d'une époque, changement des rapports entre le possible et l'impossible...

(Parce que) Paul est alors celui qui nomme cette possibilité inouïe... qui lui impose un nouveau discours... l'invention d'une langue où folie, scandale et faiblesse supplantent la raison connaissante, l'ordre et la puissance...

(Parce que) cet événement (la résurrection) est "grâce"... ni un legs, ni une tradition, ni une prédication... (mais) en surnombre de tout cela et se présentant comme donation pure...

(Parce que, pour en parler, il est à) la recherche de nouvelles différences, de nouvelles particularités où exposer l'universel (et que tout cela) le porte au-delà du site événementiel proprement dit... et l'amène à déplacer l'expérience, historiquement, géographiquement, ontologiquement... (au point que) sa vision des choses... embrasse avec ferveur la dimension du monde, se porte jusqu'aux extrêmes limites de l'Empire...

Parce que le cosmopolitisme urbain et les longs voyages en ont façonné l'amplitude(,) l'universalisme de Paul, c'est aussi une géographie intérieure... (18)

(15) Pierre Gisel : opus cité, pp. 138, 141 et 188)

(16) Cf. Philippiens 4/7 : *Et la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence...*

(17) Alain Badiou (1937-) : *Saint Paul, la fondation de l'universalisme*, Les Essais du Collège International de Philosophie, Presses Universitaires de France, Paris 1997

(18) Alain Badiou : opus cité, pp. 47,48,49, 50, p. 67, p. 106 et p. 22

De toutes ces considérations sur les **ambivalences** et les **contradictions** de Paul, que lui valent entre autre sa réponse à l'**appel/vocation** que lui a adressé Jésus christ,

(de toutes ces considérations disais-je) nous avons, je l'espère, pu tirer une compréhension un peu plus exacte de ce que cet exemple paulinien met en jeu :

à savoir que tout témoignage chrétien et tout engagement militant (tout au moins selon Paul) relèvent, non d'une stricte observance des lois et des normes, ni d'une parfaite adéquation entre l'intention et l'objectif assigné, entre le dire et le faire,

mais (relèvent) de ce que, en fin de compte nous font faire et nous font être la **grâce** et l'**amour** de Jésus christ.

Grâce et **amour** capables, quelles que soient nos faiblesses, nos réticences, de nous mettre véritablement en **action**. Et même une action plus grande et à laquelle nous n'étions pas préparés.

Telles les petites soeurs du Nigéria dont je vous ai parlé, ou ces 1300 musulmans (parce qu'il n'y a pas que les chrétiens et les croyants qui sont "rendus capables") qui ont entouré une synagogue d'Oslo pour la protéger symboliquement de toute agression !

Grâce et **amour** capables, quelles que soient nos inconséquences, de nous permettre d'**être** véritablement d'authentiques témoins de ce que fait Jésus christ.

Non point que nous aurions subitement revêtu des qualités supérieures, mais parce qu'en même temps que l'appel/vocation nous est adressé, nous sont donnés en Jésus christ la **grâce** et l'**amour** qui transfigurent les paroles les plus incertaines et les gestes les plus maladroits.

5. TROIS AUTRES LECONS

Mais de toutes ces considérations, nous pourrions également tirer quelques autres leçons toujours utiles aux chrétiens et à l'Eglise d'aujourd'hui.

J'en retiendrai trois. La première est une leçon de **déculpabilisation**, la deuxième de **libération** et la troisième de **compassion**.

5.1 Déculpabilisation

5.1.1 Rien ne serait plus incorrect que de relativiser le témoignage de Paul au motif que sa vie et son oeuvre sont empreintes d'ambivalences et de contradictions (ce qui est vrai), et que sa conversion n'apparaît pas, en fin de compte aussi déterminante que ce à quoi on s'attendrait volontiers (ce qui est plus difficile à décider).

En effet (et pour revenir aux comparaisons que je faisais au début :

Si la **raideur pétrinienne**, très contrainte et contraignante, faite de sens du devoir, de fidélité aveugle, de certitudes et de croyances pétrifiées (c'est le cas de le dire) qui n'empêche nullement les trébuchements, les gestes déplacés (tirer l'épée) et les reniements, a quelque chose d'éminemment culpabilisant,

ce que j'appellerai faute de mieux une certaine **"souplesse" paulinienne**, où les approximations, les incohérences, les nostalgies et autres petits arrangements, n'empêchent pas d'entrer "avec Jésus christ" dans une nouveauté de vie faite d'accueil, de confiance, de grâce et d'amour... elle, est éminemment déculpabilisante !

5.1.2 Cette "souplesse" paulinienne illustre en même temps qu'elle la valide, la parole de Jésus rapportée par Matthieu (que, permettez-moi de le dire en passant, les chrétiens et l'Eglise devraient méditer beaucoup plus souvent) :

Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger. (Matt. 11/29-30)

5.2 Libération

Si, comme nous venons de le voir l'exemple que nous donne Paul nous déculpabilise, il nous libère également d'une double tentation :

5.2.1 ... D'une part de ce que j'appellerai la tentation du "**martyr**", je veux dire de la prétention à rendre par soi-même et en soi-même un témoignage pur et dur, parfait, c'est-à-dire fini et bien fini, complet, total, qui par conséquent ne laisse place à aucune hésitation, aucune interrogation et aucune alternative...

5.2.2 ... D'autre part de ce que j'appellerai la tentation du "**bourreau**", je veux dire de la prétention à strictement observer et exécuter la Loi de Dieu et ce qu'elle commande, sans aménité et autre considération pour celles et ceux qui tergiversent ou qui tremblent, pour celles et ceux qui croient autre chose ou bien qui ne croient pas..

Il est vrai (au moins en partie) que les chrétiens et l'Eglise aujourd'hui cèdent moins à ces tentations du "**martyr**" ou/et du "**bourreau**" (et c'est d'ailleurs le cas pour nombre d'autres croyants ou non-croyants).

Nous en courrons toujours le risque et nous ne sommes pas devenus meilleurs que les autres.

Mais peut-être qu'à l'exemple de Paul nous sommes peu ou prou arrivés à comprendre que ce sont des humains comme les autres, des humains comme nous, pas mieux que les autres, et non pas des "**martyrs**" ou des "**bourreaux**" que Jésus christ appelle et missionne, que Jésus christ amène à "**se dépasser**" et à "**se déplacer**" et à répondre ainsi aux exigences de la **grâce**, de l'**amour**...

5.3 Compassion

C'est en allant un peu plus loin, toujours dans cette perspective jalonnée par la déculpabilisation et la libération, que j'évoquerai une troisième leçon donnée par l'exemple paulinien : la **compassion** (ou l'empathie).

5.3.1 Avec la dernière partie consacrée au romancier David Foster Wallace (19) d'un Essai littéraire intitulé *Changer d'avis*, la romancière Zadie Smith (20) démontre pertinemment combien il est difficile aujourd'hui d'entrer dans ce double mouvement :

Premièrement, d'échapper au **solipsisme** (mot latin qui veut dire "seul soi-même" et que les petits enfants traduisent par "moi-tout-seul"), qui désigne une théorie philosophique soutenant que rien n'existe en dehors de la pensée individuelle ; et qui de façon plus générale définit l'égoïsme et l'égotisme (la mise en avant et la valorisation de soi, de son ego),

Secondement, d'essayer de comprendre l'autre, de se mettre à la place de l'autre, d'avoir vraiment de la **compassion**, ou, comme elle le dit : d'avoir de l'**empathie**...

(19) David Foster Wallace (1962-2008) : auteur entre autres de *C'est de l'eau, Brefs entretiens avec des hommes bideux, Un truc soi-disant super auquel on ne reprendra pas, La fonction du balai, la Fille aux cheveux étranges*, traduits et publiés en français aux Editions Au diable vauvert

(20) Zadie Smith (1975-) : *Changer d'avis*, Essais, Editions Gallimard, Paris 2013

Mais le mieux est de citer ce qu'elle découvre du jeune personnage d'une des nouvelles de Wallace intitulée : *Non que ça veuille rien dire* :

Habituellement, nous refusons d'être l'autre. Nos propres expériences nous semblent nécessairement plus réelles que celles d'autrui, à cause du sentiment que nous avons de notre centralité absolue. Mais ce jeune homme, dans sa simplicité accomplit la tâche la plus difficile : il fait un bond dans l'autre... et s'ouvre sur l'infini mystère de l'autre (en l'occurrence son père) . (21)

Que Smith commente en citant Wallace parlant de Ludwig Wittgenstein :

Et donc (Wittgenstein) a jeté tout ce pourquoi on l'avait encensé dans le "Tractacus" et a écrit les "Recherches", ce qui est l'argument le plus approfondi et magnifique contre le solipsisme jamais présenté. Wittgenstein prétend que la langue n'est possible que si elle demeure à tout jamais une fonction de relations entre personnes (voilà il passe tant de temps à redouter la possibilité d'une "langue privée"). (22)

5.3.2 C'est avec à la fois *intensité*, comme le souligne Alain Badiou (23), et force précisions que Paul définit cette **compassion**, cette capacité que lui a donné Jésus christ à comprendre l'autre jusqu'à se mettre à sa place ; et, ce faisant de **s'accomplir, non par soi-même et pour soi-même, mais grâce aux autres et à travers les autres**, tout en **cherchant** aussi à ce que les autres s'accomplissent :

Oui, libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous, pour en gagner le plus grand nombre (sous-entendu : à Jésus christ). J'ai été avec les Juifs comme un Juif, pour gagner les Juifs, avec ceux qui sont assujettis à la loi, comme si je l'étais - alors que moi-même je ne le suis pas -... Avec ceux qui sont sans loi, comme si j'étais sans loi - alors que je ne suis pas sans loi de Dieu, puisque Christ est ma loi - pour gagner ceux qui sont sans loi. J'ai partagé la faiblesse des faibles, pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous pour sauver sûrement quelques uns. (1 Corinthiens 9/19-22).

5.3.3 Paul, l'homme complexe, mélangé, contradictoire, longtemps très sûr de lui, et puis plus du tout, simple avorton, nous donne peu à peu mais avec beaucoup de vérité, me semble-t-il l'exemple d'un être humain qui n'imagine sa vie et son salut **qu'avec les autres**, et **qu'au travers** de la vie et du salut **des autres** ; non point par procuration ; mais ensemble, tous ensemble aussi différents et d'aussi loin que nous soyons les uns les autres (24)... Et avec Jésus christ, de qui l'on tient tout pleinement (c'est-à-dire : sans condition ni réserve).

6. BIBLIOGRAPHIE

Giorgio Agamben	Le temps qui reste, un commentaire de l'Épître aux Romains, Rivages, Paris 2000
G. E. M. Anscombe	L'intention, Bibliothèque de philosophie, Editions Gallimard, Paris 2002
Alain Badiou	Saint Paul, la fondation de l'universalisme, PUF, Paris 2002
Pierre Gisel	L'excès de croire, Desclée de Brouwer, Paris 1990
La Bible	Traduction Oecuménique de la Bible, Editions du Cerf et Société Biblique Française, 2000
James Meek	Le cœur par effraction, Editions Métaillé, Paris 2013
William Shakespeare	La Tragédie du roi Richard II, éditions Actes Sud, Arles 1991
Zadie Smith	Changer d'avis, Essais, Editions Gallimard, Paris 2013
Gianni Vattimo	Après la chrétienté. Pour un christianisme non religieux, Calmann-Lévy, 2004
Ludwig Wittgenstein	Recherches philosophiques, Editions Gallimard, Paris 1961

(21) Zadie Smith : opus cité, p. 383

(22) Zadie Smith : opus cité, p. 385

(23) Alain Badiou : opus cité, p. 106.

(24) Relisez et méditez souvent Ephésiens 2 !